

Ah ! que tes souffles frais glissent sur mes paupières ;
Laisse-moi me plonger tout le front dans tes eaux ;
Refais ma volonté ferme comme tes pierres
Lorsque mon âme plie ainsi que tes roseaux.

A ton fils, dont la force entière est en déroute,
Accorde, sans tarder, le secours de ta main ;
Enseigne-lui comment l'on termine sa route,
Toi, qui toujours poursuis un inconnu chemin.

Rends-lui l'illusion sainte qui nous fait vivre,
Et l'amour de l'amour, de la gloire, du beau,
Tout ce prisme faux dont la jeunesse s'enivre,
Sans lequel on est plus mort que dans son tombeau.

Certes, tu peux parler, je saurai te comprendre :
Ton verbe mystique est intelligible encor
A celui qui naguère apprit seul à l'entendre,
Je n'ai pas oublié l'alphabet des blés d'or.

O nature ! ô nature ! en vain sur moi je pleure,
Vers toi, je crie en vain, sans cesse tu souris ;
Hélas ! t'importe-t-il qu'un de tes enfants meure ?
Car, si je te comprends, tu ne m'as pas compris.

Non, tu n'as pas en toi la grandeur qu'on te prête :
Ton murmure n'est rien qu'un bruit vide et charmant,
Et, si chaque printemps revient comme une fête,
Tu dois cette jeunesse à ton aveuglement.

Nos seules rides sont celles de nos souffrances,
Et c'est par le malheur que l'on est vraiment vieux ;
Nous voyons les motifs de nos désespérances,
Toi, nul regard vivant n'habite dans tes yeux.